

Il est entendu que, depuis quelque temps, ces spectacles passionnent le monde musical; je sais aussi – pour y avoir assisté – que le premier et le second se sont terminés dans une manière de triomphe; je me réjouis infiniment pour Mlle Trouhanowa et ses collaborateurs de cette faveur marquée et de ce succès; mais ma joie la plus grande vient de ce qu'une danseuse – il est vrai que celle-ci est bien autre chose qu'une ballerine: une artiste – a défendu la cause de la meilleure musique, et qu'elle a magnifié son art en montrant qu'il était susceptible de pathétique autant que de sensibilité et de charme. C'est là que réside la véritable leçon de ces séances. Nous avons connu et le charme du ballet traditionnel, où tout est soumis à la virtuosité, et la saveur des grands divertissements tumultueux et bariolés où tout est soumis à la fantaisie du décor, à la tache de lumière ou d'ombre. La musique ne tient la première place ni dans l'un ni dans les autres; le premier la fait déchoir au rang de machine à rythmer de petits rythmes, conventionnels, faciles et sans intensité; les seconds, alors même qu'ils s'inspirent d'illustres chefs-d'œuvre, les accommodent à leur guise, suivant des lois mal définies, où le caprice est tout et où la raison et le respect musicaux ne sont rien. Et cette pauvreté de la littérature musicale chorégraphique explique sans l'excuser tant d'adaptations déplorables où Beethoven, Gluck et d'autres aussi, jouent les rôles pour lesquels ils sont les moins faits.

La lutte se renouvelle – moins ardente malheureusement – qui sépara jadis le chant à fioriture de la pure expression. Mais la «grande musique» étant moins préoccupée de danse que de drame, il a fallu un hasard singulier – on disait jadis un miracle – pour qu'une œuvre naquît, libre et cependant propice au développement plastique. Le hasard fut merveilleux le jour où se révéla *l'Oiseau de feu* d'Igor Strawinsky; mais son ouvrage subissait encore quelque peu la loi des divisions et des morceaux nettement tranchés.

Je n'offenserai le talent hautement reconnu ni de M. Vincent d'Indy, ni de M. Maurice Ravel, ni de M. Florent Schmitt en disant que *la Péri* de M. Paul Dukas était la pièce capitale de la représentation par la nouveauté même du principe qui en avait déterminé la composition. *Istar* a des vertus de sublime; [*La Tragédie de*] *Salomé*, une puissance de couleur et de rythme; *Adélaïde*, une grâce, une invention ondoyante et diverse, qui ne sont point en cause ici. *La Péri* n'est ni le morceau symphonique admirablement adapté qu'est *Istar*, ni le mimodrame tragique qu'est [*La Tragédie de*] *Salomé*, ni la comédie-ballet qu'est *Adélaïde*: *la Péri* est un poème lyrique dansé; et pour la première fois ce genre fait son apparition sur la scène; pour la première fois, conçue dans ce but, une œuvre musicale, développée librement, s'unit intimement à une action mimée, dont la fable exprime un drame intérieur où le pittoresque ne joue aucun rôle, où la danse n'est qu'un élément accessoire. A quoi est due l'impression profonde causée par cette œuvre qui est sans doute un chef-d'œuvre? Aux vertus expressives de son invention mélodique, à sa merveilleuse architecture, à la richesse de ses déductions, à son rythme souple et ferme, à son principe harmonique très libre et très enveloppant, à la griserie d'un orchestre qui joint à la fluidité la force? Je crois que c'est à un élément qui ne saurait se mesurer, le seul qui décide de la beauté parfaite: la poésie. Une poésie

d'une puissance et d'une douceur singulières, et qui, émanée de la seule musique, se prolonge et s'exalte en scène, dans les gestes et les rythmes dansés des deux interprètes, et dans les nuances changeantes d'un décor miraculeux dont la lumière semblait épouser à chaque note les fluctuations des ondes sonores.

L'audition de *la Péri* a prouvé – une fois de plus – que la danse pouvait être autre chose que l'agréable divertissement des yeux: une source de pathétique. Et elle a laissé deviner – et ce témoignage n'avait pas encore été donné – qu'elle serait, dans un proche avenir, la forme lyrique la plus émouvante qui soit au théâtre.

*Istar* qui ouvrait le concert est un des ouvrages les plus beaux de M. Vincent d'Indy; la qualité de son émotion, la plasticité de sa forme, son ordonnance en rendaient l'adaptation théâtrale toute naturelle. Et celle qui en fut donnée au Châtelet, loin d'en diminuer l'éclat, l'exalte au contraire d'une manière somptueuse.

*La Tragédie de Salomé* que M. Florent Schmitt a écrite d'après un poème de M. Robert d'Humières, se réclame des meilleures qualités de son auteur: un rare tempérament lyrique, un sentiment très pénétrant du mystère des êtres, un rythme puissant, une couleur orchestrale éclatante.

Dans *Adélaïde ou le langage des fleurs*, qui est l'instrumentation des «valse nobles et sentimentales», commentant les grâces surannées d'une aventure romantique, se retrouvent, avec les attraits du talent le plus piquant et le plus imprévu, les marques d'une sensibilité plus profonde que ne le pensent certains, et qui semble vouloir parfois se dissimuler à elle-même: l'instrumentation de ces valse, où l'ombre aimable de Schubert sourit parfois, est d'une adorable invention.

A ce programme musical d'un choix très rare correspond une réalisation exceptionnelle. Chaque œuvre retrouve, dans son décor, son costume, sa lumière, sa mise en scène, son développement plastique parallèle. M. Georges Desvallières a imaginé pour *Istar* un décor de la plus belle architecture, aussi mystérieux, aussi profond, aussi pénétré de noblesse que l'œuvre de M. Vincent d'Indy. *La Tragédie de Salomé* a trouvé, grâce au talent de M. Maxime Dethomas, le cadre dont elle était digne: d'une magnifique proportion de lignes, d'un coloris sombre et soutenu qui donne à la belle partition de M. Florent Schmitt le prolongement qu'elle requiert.

Pour *Adélaïde*, qui est toute lumière et toute grâce, M. Dresca a brossé un décor, dessiné des costumes d'une harmonie de tons exquise et de l'élégance la plus savoureuse.

Je vous ai déjà laissé entendre que le décor et les costumes de *la Péri* étaient admirables; on ne saurait souhaiter à l'ouvrage de M. Paul Dukas un cadre d'une poésie plus intense et qui soit d'un art plus achevé.

Je ne puis assez dire combien l'interprétation de Mlle Trouhanowa

est surprenante et belle: elle a incarné dans le cours d'une soirée quatre héroïnes, de style, de sentiment absolument opposés: à chacune elle a prêté son caractère, son attitude, son geste, son expression; et cela, de la manière la plus simple, en abdiquant pour ainsi dire toute autre vanité que celle d'être belle et d'être fidèle servante des arts qu'elle cultive: la danse – ou la tragédie et la musique. L'humble et hautaine Istar, la farouche Salomé, la divine Péri, la coquette Adélaïde ont été personnifiées par elle avec une égale maîtrise, avec un égal sentiment des exigences du rythme musical. La scène finale de Salomé entre autres, la danse de l'épouvante, a atteint aux grands sommets du tragique; et la lente ascension de la Péri est un tableau d'une idéale pureté.

Aux côtés de Mlle Trouhanowa, on a admiré la svelte élégance et le juste accent de M. Bekefi, les belles attitudes de Mlle Neith Blanc, le geste sûr de M. Jacquinet.

L'orchestre Lamoureux était conduit par les auteurs: c'est assez dire que l'exécution était irréprochable. Et les voix fraîches et pures de Mmes Vuillemin, Labarthe et Chadeigne, dans le trio vocal de *Salomé*, eurent des sonorités exquises et pénétrantes.

La chorégraphie et M. Clustine à son ordinaire, était fort ingénieuse et variée.

L'ensemble de ces soirées, dont on doit la parfaite réalisation à M. Jacques Rouché, incomparable metteur en scène et subtil organisateur de merveilles, laissera un souvenir ineffaçable à tous ceux qui rêvent d'une union plus intime de la danse et de la musique. Et en prenant l'initiative, Mlle Trouhanowa a réellement atteint au paradis d'Ormuzd qui est la demeure du principe du bien.

*LE FIGARO*, 24 avril 1912, p. 4.

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	
Day of Week:	Mercredi
Calendar Date:	24 avril 1912
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	115
Year:	58 <sup>e</sup> ANNÉE
Series:	3 <sup>e</sup> SÉRIE
Pagination:	4
Issue:	
Title of Article:	LES THÉÂTRES
Subtitle of Article:	<b>Au Châtelet:</b> Spectacles de danse de Mlle Trouhanowa: première audition de <i>la Péri</i> , de M. Paul Dukas, et d' <i>Adélaïde</i> , de M. Maurice Ravel; <i>Istar</i> , de M. Vincent d'Indy, et <i>la Tragédie de Salomé</i> , de M. Florent Schmitt.
Signature:	Robert Brussel
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	